

CHERE BEAUTE. Une pensée sans détours chez Leopardi et chez Giussani

Dialogue avec Davide Prospero, Président de la Fraternité de CL
Rencontre organisée par le Centre culturel Giacomo Leopardi de Recanati

Recanati, 23 mars 2024

Bonsoir à tous.

Je voudrais avant tout remercier le Centre culturel Giacomo Leopardi pour son invitation à intervenir ce soir. Je remercie aussi le maire de Recanati d'avoir soutenu avec ferveur cette invitation, ce qui m'a vraiment touché, et de fait je ne pouvais plus refuser... Et je le remercie également pour sa présence ce soir. De tout cœur, merci. Et bien sûr, merci à vous tous ici présents.

Je dois admettre que j'ai longtemps réfléchi avant d'accepter cette invitation. Venir parler de Giacomo Leopardi ici à Recanati, précisément dans l'amphithéâtre où sont intervenus de nombreux hommes de lettres parmi les plus grands de notre histoire (parmi lesquels on m'a aussi mentionné Giosuè Carducci), cela me donne vraiment le frisson. Je pense que cela ne serait pas une tâche facile même pour le plus grand expert de Leopardi, alors vous pouvez imaginer ce que c'est pour un professeur de biochimie... Avec, dans mon cas, une précision supplémentaire qui n'est pas négligeable : j'ai été invité en tant que responsable actuel du mouvement de CL. Il est donc inévitable de rappeler qu'ici même, en 1982, don Giussani a fait une conférence mémorable sur Leopardi, et j'imagine que vous êtes nombreux à bien la connaître. À cette occasion, Giussani a commencé par ces mots : « Il y a bien longtemps, j'aurais cru rêver en venant parler de Giacomo Leopardi à Recanati, mais à présent, c'est une humiliation ».¹ Vous comprenez bien que, si ce fut une « humiliation » de parler ici du poète auquel il tenait le plus, en raison de la signification et du rôle qu'il a eu de façon mystérieuse dans sa vocation (c'est tout du moins ce qu'il nous a raconté lui-même), vous pouvez imaginer ce que j'ai ressenti lorsque j'ai reçu cette proposition des amis du Centre culturel Giacomo Leopardi, qui m'ont dit par ailleurs que le premier membre fut justement don Giussani.

Le message que le Maire m'a envoyé, mis à part la remarque de tout à l'heure, a certainement influencé favorablement ma décision. Mais je pense que c'est surtout le lien d'amitié avec les personnes du Centre culturel Leopardi qui a été déterminant : Mario, Stefania, Milena [le Président qui a introduit cette soirée], les deux Roberto, Irene, Caterina et d'autres. Je pense en particulier à la rencontre avec eux cet été au Meeting de Rimini : à la fin, ils m'ont donné une copie des notes écrites de sa main par Leopardi pendant la rédaction de *À sa dame*. Bref, mon "humiliation" est mille fois plus, des millions de fois plus importante que celle qu'a éprouvée Giussani en étant ici, mais en même temps, je peux dire que j'ai accepté au nom de cette même amitié qui l'a conduit à donner son témoignage. Voilà, selon mes capacités, j'apporterai moi aussi mon témoignage sur ce qu'a signifié, pour moi et pour beaucoup d'entre nous de Communion et Libération, l'écoute et la compréhension de ce qu'a dit Giussani ici en 1982.

Je le ferai en essayant de vous reproposer les raisons de la passion immense que don Giussani d'abord, et le mouvement ensuite, ont toujours eue pour Leopardi, et les raisons pour lesquelles cette passion est encore si vivante et actuelle pour la vie quotidienne de nous tous. J'essaierai de rappeler et de redécouvrir combien chez don Giussani, grâce à son identification avec le grand poète, la certitude de l'Amour miséricordieux de Jésus Christ, en tant que réponse au cri du cœur « errant » de tout homme, s'est enracinée encore plus profondément, et

¹ G. Leopardi, *Cara beltà...* [Chère beauté, *ndt*], BUR, Milan 2010, p. 7.

comment cela est devenu une expérience décisive dans ma vie et dans celle de nombreux amis, pas seulement à l'intérieur de CL.

Pour que mon discours soit plus facile à suivre, j'ai divisé mon intervention en cinq points, plus un sixième qui sert de conclusion.

1) LA DEMANDE INFINIE

La première remarque provient d'un retour sur la manière dont tout a commencé, c'est-à-dire sur ce qui s'est passé chez l'élève don Giussani qui lit Leopardi. Dans sa biographie *Vita di don Giussani*, Alberto Savorana écrit : « Ce jeune garçon de 13-14 ans découvre une étrange affinité avec les questions et les inquiétudes de ce Leopardi qui, à 13 ans, écrivait des tragédies et qui, à 14 ans, avait déjà dressé la liste de ses compositions en italien et en latin. [Giussani] semble avoir identifié en lui un interlocuteur approprié par rapport à ce qu'il ressent dans son cœur et qu'il n'a peut-être pas encore trouvé entre les murs de Saint-Pierre-Martyre, à Seveso [le séminaire où Giussani faisait ses études]. C'est Leopardi qui devient son compagnon de route, le référent invisible auquel Giussani veut répliquer, en accueillant ses interrogations et en lui présentant une alternative radicale ».²

Le premier aspect qui a frappé don Giussani, et qui pour moi aussi est devenu le premier point décisif de comparaison avec Leopardi, est la sensation très aigüe de disproportion que vivait le poète entre la capacité de l'âme, entre la portée du désir inscrit de manière originelle dans le cœur de l'homme, et la réponse de la nature, de la vie et de l'histoire, jamais satisfaisante, car éphémère et précaire. Dans la célèbre poésie, *Le soir d'un jour de fête*, Leopardi décrit une expérience que nous pouvons tous reconnaître comme familière, à savoir cette sensation de malaise qui nous prend parfois après une journée de fête, ou lorsque nous faisons une expérience particulièrement satisfaisante (un résultat important au travail, une aventure vécue avec des personnes qui nous sont chères, une journée de paix et de joie à la maison, à la fin de belles vacances ou d'une soirée avec des amis...), bref : lorsque nous nous rendons compte que le lendemain il faudra se replonger dans la vie quotidienne, souvent bien aride du fait de ses habitudes. C'est le chant d'un artisan qui rentre chez lui après la distraction dominicale et qui ouvre tout grand dans le cœur de Leopardi la conscience douloureuse que tout dans la vie est destiné à passer :

« [...] mon cœur se serre horriblement
En songeant comme tout passe en ce monde,
Sans presque laisser de trace. Voici qu'a fuit
Le jour de fête et qu'un jour
Ordinaire lui succède ; le temps emporte
Tous les incidents de la vie ».³

Voilà pourquoi bien souvent Leopardi traite de façon admirable dans ses poésies le thème de la nostalgie de la jeunesse, le temps des promesses et des espoirs, le temps de l'attente (mais plus qu'un temps lié à l'âge, c'est un temps psychologique), destiné inexorablement non seulement à disparaître, mais à être vaincu et frustré. Parce que *tout passe en ce monde* : à notre cœur qui demande l'éternité, le monde ne sait donner que des biens de consommation. Et cette perception profonde de la disparition des choses prend presque aussitôt une portée plus vaste dans sa conscience, elle ouvre une question encore plus radicale : qu'est-ce qui perdure vraiment dans le monde et dans l'histoire ? Et donc, inévitablement : que reste-t-il de notre vie ?

² A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], BUR, Milan 2014, p. 44.

³ G. Leopardi, « Le soir d'un jour de fête », vers 28-33, dans E. Rodocanachi, *Leopardi, La renaissance du livre*, Paris 1920, p. 89.

À tel point que ce qu'on appelle le « mal de vivre » (la maladie de notre temps), qui surgit parfois avec l'âge qui avance, vient souvent de là (on peut lui attribuer de multiples formes différentes, mais c'est là son origine) : une insatisfaction qui cache la disparition du sentiment d'attente chargé d'espoir qui définit l'âme lorsqu'on est jeune.

2) L'ENNUI, ET L'UNIVERS QUI NE SUFFIT PAS

Mais Leopardi n'est pas simplement un pessimiste radical, comme voudraient le dépeindre certains pour ne pas avoir à tenir compte du défi existentiel que pose son œuvre. En effet, le sentiment de la précarité des choses et de la fragilité de l'homme coexiste avec l'émerveillement devant le « mystère pour jamais / de l'être qui est nôtre »,⁴ comme Leopardi l'écrit dans une autre poésie (*Sur l'effigie funéraire d'une belle dame*) : parce que l'homme, ce néant, est précisément un mystère éternel (et c'est si vrai que nous sommes souvent un mystère pour nous-mêmes). L'homme est un mystère : en effet, dans sa misère et sa fragilité, il est en même temps une *image du ciel*, capable de *pensées et de sentiments sublimes*, capable de penser et de désirer l'infini. Il est intéressant de remarquer, comme le souligne don Giussani, que Leopardi saisit paradoxalement cette grandeur de l'homme à partir de l'expérience de l'ennui. L'ennui prend chez lui une acception positive, dans le sens où il est révélateur de la grandeur de l'homme. Il écrit dans sa Pensée 68 :

« L'ennui est en quelque sorte le plus sublime des sentiments. [...] le fait qu'aucune chose humaine ne peut lui porter remède, que rien au monde n'y saurait réussir [...]. Considérer l'immensité sans bornes de l'espace, la multitude et la masse merveilleuse des astres, et trouver que tout cela est chose de peu d'importance et mesquine au prix de notre intelligence ; s'imaginer le nombre infini des mondes et l'infini de l'univers et sentir que l'âme et le désir sont encore plus grands que cet univers ; toujours critiquer l'insuffisance et le néant des choses, souffrir de cette absence et de ce vide et partant de l'ennui, me paraît à moi la marque la plus haute de grandeur et de noblesse que l'on puisse relever dans la nature humaine. Voilà pourquoi l'ennui est peu connu des gens sans conséquence et peu ou pas des autres animaux ».⁵

L'ennui est l'expression de la perception si profondément humaine que « rien au monde » ne pourrait suffire pour satisfaire cet aiguillon, cette soif, cette demande de correspondance que nous portons dans le cœur. En effet, il n'y a qu'une seule mesure adaptée au cœur de l'homme : l'infini, c'est-à-dire la dé-mesure.

Cependant, il s'agit d'un sentiment inconnu des « gens sans conséquence », comme le déclare Leopardi lui-même. L'homme qui cache et étouffe ce désir d'infini, l'homme qui se satisfait, est ainsi un homme médiocre, ce n'est pas vraiment un homme. Et cela se produit à toutes les époques, car le contexte qui nous entoure, le pouvoir et les intérêts qui dominent la société et la culture, mais aussi une tendance à la superficialité et à la paresse, une tentation de prendre des raccourcis, font tout pour éteindre ce désir. Nous sommes amenés contre notre volonté même, contre notre nature originelle, à nous satisfaire, à étourdir le cri infini du cœur dans la course pour saisir de petites choses.

3) ET MOI, QUE SUIS-JE ?

⁴ G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », vers 22-23, dans Id., *Chants/Canti*, Aubier, Paris 1995, p. 219.

⁵ G. Leopardi, « Pensées » LXVIII, dans E. Rodocanachi, *Leopardi*, op. cit., p. 192.

Ce que j'ai toujours gardé comme sens positif de mes lectures de Leopardi est que la nature, en particulier sa beauté, est perçue comme chargée de signification, comme une image de cet infini auquel l'homme aspire. Comme il l'écrit dans la poésie très connue *L'Infini*,⁶ sur laquelle je me permets seulement de faire quelques remarques qui ont aussi émergé du dialogue avec quelques amis plus experts que moi. Tout d'abord la haie, qui limite la vue de l'horizon et qui est chère, « tendre » aux yeux du poète. Pourquoi une limite, un obstacle, devrait-il être perçu comme positif ? Ce paradoxe, qui a également caractérisé la vie même de l'auteur, est possible grâce à la conscience que cette limite devient justement une occasion de dilater l'esprit et le cœur, de découvrir combien son propre désir est déterminé par une tension inexorable, qui pousse au-delà de la haie, à la recherche d'« espaces sans limites », de « surhumains silences » et de « calme on ne peut plus profond ». Jusqu'au moment où peu s'en faut que son cœur ne défaille dans la perception de son extraordinaire capacité, son intelligence (du cœur) dans l'intuition que la haie n'est pas tout, que nous ne sommes pas faits pour la haie (qui est aussi la métaphore de toutes nos limites, de toutes nos défaites), mais que nous sommes faits pour ce qui se trouve au-delà de cette haie. Comme lorsqu'on tombe amoureux et qu'on ressent tout à coup en tremblant qu'on est envahi par une force, un attrait, une énergie qu'on n'aurait jamais imaginés. Et c'est la réalité dans son caractère concret, le bruissement des feuilles, dans sa fragilité, qui suscite cette tension et fait désirer la réalité, la présence de ce qui se trouve au-delà (*Et l'éternel, il me souvient*). Si bien que se perdre dans cette mer, s'abandonner à l'étreinte de cette dimension qu'est l'infini, l'éternel, devient désirable, comme le décrit Leopardi avec la puissante expression finale : « il m'est doux de sombrer ».

Comme nous l'avons indiqué, il se trouve toutefois aussi chez Leopardi la perception d'une nature qui est « marâtre », une mère cruelle, précisément parce qu'elle suscite chez l'homme une espérance qu'ensuite elle n'accomplit pas, qu'elle déçoit. Comme lorsqu'il dédie les vers de *À Sylvie* à une jeune fille morte de tuberculose. Des vers dans lesquels explose ce cri devant la tromperie apparente de la nature :

« O Nature ! Nature ! pourquoi
Ne nous donnes-tu pas plus tard
Ce que tu nous promettais jadis ?
Pourquoi tant décevoir tes enfants ? »⁷

Il est très facile de s'identifier à cette déception. La vie semble nous promettre la beauté, l'amour, puis les choses les plus chères nous sont arrachées. Le seul bien serait-il l'espoir d'un avenir heureux mais indéterminé que la réalité s'acharne ensuite à détruire ? La vie n'est-elle rien d'autre qu'une illusion, un *malheur* ? C'est la question que l'on est amené à se poser avec Leopardi, en pensant aux nombreux exemples de douleur et de souffrance, de déception et de défaite, qui ont marqué la vie de bien des personnes parmi nous, de nos amis, et qui semblent dominer dans les nombreuses parties du monde frappées par la guerre et les persécutions. Cette forte demande de sens (qui apparaît d'autant plus forte qu'est grand le bien aperçu qui semble ensuite ne pas pouvoir s'accomplir) émerge de façon éclatante dans l'une de ses compositions les plus célèbres, le *Chant nocturne d'un pasteur errant de l'Asie* :

« [...] quand je regarde
Les étoiles briller au firmament,
Je me dis en moi-même songeant :
À quoi bon tant de flambeaux ?

⁶ G. Leopardi, «L'Infinito»/« L'Infini », dans Id., *Chants/Canti*, op. cit., p. 102-103.

⁷ G. Leopardi, « À Sylvie », vers 36-39, dans E. Rodocanachi, *Leopardi*, op. cit., p. 109.

À quoi est utile l'air infini et cette profonde,
Cette infinie sérénité ? Que signifie
Cette solitude immense, et moi que suis-je ? ». ⁸

Et moi que suis-je ? On m'a fait remarquer autrefois que Leopardi n'utilise pas le « qui », mais le « que ». Bien sûr, le « que suis-je » renvoie à la matérialité, Leopardi était un matérialiste, mais, et c'est toute la puissance de sa poésie, le « que suis-je » peut aussi être perçu comme une façon de dire : moi, je sais qui je suis, comme chacun pourrait le dire de lui-même, mais que suis-je dans mon essence, dans la profondeur de ma nature ? La poésie se termine par une constatation amère : « son jour natal est [...] funeste à tout être qui naît ». ⁹ Pourtant, c'est une chute qui ne dégrade pas la puissance de la demande et donc de la recherche, au contraire, elle en accentue l'urgence et la responsabilité.

Les corrélations avec les fondements de la proposition éducative de Giussani sont vraiment nombreuses et claires à ce propos. *Le sens religieux*, qui est le livre le plus connu de Giussani, contient en lui-même toute cette dynamique. Je cite : « Plus on s'efforce de répondre à ces questions, plus on en perçoit la puissance, et plus on découvre sa propre disproportion par rapport à la réponse totale ». ¹⁰ Les questions sur le sens de la vie, les mêmes questions que celles du pasteur errant de l'Asie, se révèlent inépuisables : la raison est soif d'une réponse qui lui échappe, qu'elle n'arrive pas à saisir. Voilà le « mystère éternel de notre être » dont parle justement Leopardi.

4) LA DEMANDE EN TANT QU'OUVERTURE A AUTRE QUE SOI

La force de la proposition radicale du christianisme que Giussani fait à partir des sollicitations des vers de son « ami » Leopardi consiste dans le fait que ce « mystère », qui contient la blessure du cœur déçu ou trahi par la réalité, et qui est rempli de cet ennui dont on a parlé, devient un facteur d'initiative, de relance, et pour ainsi dire, de mouvement. Giussani nous a toujours poussés à ne pas nous complaire dans nos blessures. En effet, la demande, en tant que structure interne de la personne, se vide s'il manque l'ouverture à la plus haute catégorie de la raison humaine, à savoir la catégorie de la possibilité. Autrement dit, la possibilité d'une réponse. Si le cœur reste le moteur fondamental pour se mouvoir et construire dans la vie, le risque consiste à retomber dans ce que, toujours dans *Le sens religieux*, Giussani appelle « l'évasion esthétique et sentimentale » ¹¹ des questions ultimes. Voilà, me semble-t-il, un point critique surtout pour l'homme d'aujourd'hui, perdu et baigné d'illusion dans une esthétique conçue comme une fin en soi. Comme si ma demande de sens pouvait avoir une signification et un goût en elle-même (Leopardi nous apprend justement combien c'est une énorme illusion !) et non pas dans une relation avec un Tu, avec un autre que soi, dont cette demande exprime de fait une immense nostalgie. En ce sens, le problème actuel n'est pas tant la négation théorique de la réponse, que le fait que celle-ci n'intéresse plus, qu'elle n'est pas l'objet de l'action et de la recherche. À l'inverse, c'est l'espoir de trouver une réponse qui maintient en vie la demande. Si la possibilité de ce Tu est niée à priori, l'humain est affaibli, la perception de soi est fragilisée. Autrement dit, toujours en reprenant les mots de Giussani : « L'impossible aspiration », il y a une aspiration en moi, mais il est impossible de la réaliser et donc « je n'ose l'espérer, je n'ose l'espérer », comme si la nature nous poussait vers quelque chose d'impossible. Mais « ce “je n'ose l'espérer” est évidemment une option, un choix », ¹²

⁸ G. Leopardi, « Chant nocturne d'un pasteur errant de l'Asie », vers 84-89, dans E. Rodocanachi, *Leopardi*, op. cit., p. 118.

⁹ *Ibidem*, v. 143, dans E. Rodocanachi, *Leopardi*, op. cit., p. 120.

¹⁰ L. Giussani, *Le sens religieux*, Salvator, Paris 2023, p. 75.

¹¹ *Ibidem*, p. 103.

¹² *Ibidem*, p. 107-108.

qui n'explique pas tous les facteurs en jeu. À ce propos, le pape François écrit dans la préface de la dernière édition de *Le sens religieux* : « J'ose dire que la question que nous devons affronter en priorité aujourd'hui n'est pas tant le problème de Dieu – l'existence de Dieu, la connaissance de Dieu –, mais le problème de l'homme, la connaissance de l'homme et le fait de trouver en l'homme lui-même l'empreinte que Dieu y a laissée pour qu'il puisse Le rencontrer ».¹³

Comme cela se voit chez Leopardi, même la négation, si elle est vécue de façon sincère, à savoir en tant que conscience de sa propre limite, peut témoigner de l'expression ultime, définitive, du désir qu'une réponse arrive vraiment de l'extérieur. « L'imprévu : / mon seul espoir »¹⁴ disait Eugenio Montale. Leopardi nie et se refuse à croire qu'il puisse y avoir une réponse mais, en le disant, il révèle que, de fait, il est impossible de nier cette hypothèse de manière ultime et définitive, en raison de la structure même du cœur de l'homme, et en raison du signe, de cette allusion à un Autre que soi que la réalité ne cesse jamais d'être. À cet égard, la quatrième strophe du *Chant nocturne* est très belle, là où Leopardi a l'intuition que la lune (*jeune immortelle* : signe de ce qui transcende l'horizon humain et terrestre) connaît certainement le sens du monde entier et de l'existence, le sens ultime de notre vie et de notre souffrance : *Tu sais mille choses*.

Alors, face à une telle perception, Giussani conclut qu'il y a deux hypothèses : « ou les choses ne se font pas d'elles-mêmes mais sont faites par un Autre, ou elles sont illusion et néant ».¹⁵

5) LA BEAUTE AVEC UN "B" MAJUSCULE

Don Giussani entrevoit une réponse à ce dilemme dans la lecture de la poésie *À sa dame*. Leopardi devient ainsi un ami révélateur, pour ainsi dire "inconscient", de ce à quoi Giussani consacrera ensuite toute sa vie. Je pense que le mieux est d'entendre son explication de sa propre voix, en regardant justement un extrait de la rencontre qu'il a faite ici en 1982 :

VIDÉO GIUSSANI: "ALLA SUA DONNA", Recanati 1982¹⁶
[de la minute 46,44 à la minute 55,30]

La structure du cœur de l'homme qui attend de manière inexorable est ainsi faite : une Beauté semblable – cette Beauté capable de satisfaire pleinement son attente – doit exister, quelque part, et tôt ou tard elle viendra. Si ce n'est pas pour nous, ce sera pour ceux qui viendront après nous. On a l'impression de lire les paroles des vieux prophètes du peuple élu. Mais que cette opportunité soit donnée à d'autres ne le console pas, cela ne peut pas le consoler. Et la déception apparaît d'autant plus tragique du fait qu'il l'avait tant désirée depuis sa plus tendre jeunesse :

« De te voir en vie désormais
Je n'ai nulle espérance ».¹⁷

Leopardi reste le *laborieux agriculteur* qui interrompt son travail pour s'asseoir dans son champ et se lamenter du fait que sa *jeune illusion* l'abandonne, puisqu'il se contente de

¹³ *Ibidem*, p. 10.

¹⁴ E. Montale, «Prima del viaggio»/« Avant le voyage » (1968), dans Id., *Satura/Satura* (1962-1970), Gallimard, Paris 1976, p. 224-225.

¹⁵ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 109.

¹⁶ Publiée sous le titre «La coscienza religiosa di fronte alla poesia di Leopardi» [La conscience religieuse face à la poésie de Leopardi, *ndt*], comme Introduction au volume G. Leopardi, *Cara beltà...*, op. cit., p. 7-27.

¹⁷ G. Leopardi, « À sa dame », vers 12-13, dans E. Rodocanachi, *Leopardi*, op. cit., p. 100.

l'image de la Beauté sans qu'elle puisse être la compagne vivante de son chemin sur terre. Cependant, le lecteur comprend immédiatement que le fait de céder à la déception désespérée ne représente pas tout. Leopardi n'arrive pas à être satisfait du fait de se contenter de l'image du bonheur. Tout en restant éloignée de son expérience de satisfaction, cette Beauté est une présence réelle, plus réelle qu'elle ne l'est pour bien des gens qui croient la posséder. Comme nous l'avons entendu avec force de la bouche de don Giussani, ce n'est qu'à une présence qu'il est possible d'adresser un chant de prière, en la tutoyant :

« Reçois d'ici, où les années sont tristes et brèves,
Cet hymne d'un amant ignoré ».¹⁸

Je reprends encore un passage de la biographie écrite par Savorana. Je cite : « “Le ‘non’ de Leopardi laisse indemne l’interrogation qui pousse l’homme à se lever tous les matins, car tous les matins nous nous levons avec en nous cet ‘aiguillon [qui] me harcèle au point que, tout en me reposant, je suis bien loin de trouver la paix ou la commodité’”. Et encore : “C’est pourquoi, ayant eu l’intuition dans son expérience non seulement de la beauté du visage de la dame, mais aussi qu’elle n’aurait pas été aussi belle si la Beauté n’existait pas, [Leopardi] se demande : ‘Si ce visage est beau, que sera donc *la* Beauté ?’” » avec un B majuscule ; « cette question est à l’intérieur de l’expérience. [...] L’interrogation signale l’existence du mystère, d’une autre réalité qui n’est pas compréhensible pour nous ».¹⁹

J'ajoute une courte remarque sur cette image d'un « aiguillon » qui nous harcèle. Cette sensation d'avoir un vide en soi que l'on doit remplir continuellement tous les matins est une expérience très concrète et commune, même pour ceux qui ont la foi. J'ai de nouveau à l'esprit les paroles de *Al mattino* [Le matin, *ndt*], l'un des chants auxquels Giussani tenait le plus et qui nous tient encore à cœur dans le mouvement, une véritable prière écrite par Adriana Mascagni :

« Le matin, Seigneur, le matin / mon amphore est vide à la source / et dans l'air transparent qui vibre / je sais que tu peux me rendre grand, Seigneur ».²⁰

Le vide que nous ressentons, que l'homme ressent, est comme un pressentiment du vrai. C'est l'espace, comme le dit saint Paul, qu'il est nécessaire de redécouvrir à l'intérieur de soi pour que Quelqu'un puisse le combler. Il n'y a pas de différence d'âge, de provenance ou de condition sociale qui peut épargner à l'homme cette expérience poignante. Toutefois, chez les jeunes en particulier, ce « désir d'infini » a une force explosive. En effet, c'est à partir de là que Giussani a tout commencé, en rencontrant des jeunes et en les provoquant précisément sur leur désir.

Permettez-moi de citer ici mon ami Franco Nembrini, qui a tenu l'année dernière des rencontres de Carême pour le Diocèse de Rome en reprenant justement le parcours de Leopardi. À cette occasion, il a dit notamment : « Quelle grandeur un homme [il se réfère à Leopardi] doit-il porter en lui pour arriver à nier avec la raison et en même temps à affirmer avec le cœur la Présence du Seigneur ! (...) La force morale de Leopardi réussit à maintenir solidement le désir incessant du rapport avec le transcendant. Il est convaincu du fait que l'objet d'amour se cache quelque part. Il ne l'a pas encore rencontré, il n'en a pas fait l'expérience. Tout du moins, jusqu'à présent. Pourtant, même s'il n'en a pas fait une

¹⁸ *Ibidem*, vers 54-55, p. 101.

¹⁹ A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 45.

²⁰ A. Mascagni, «Al mattino», in *Canti*, Soc. Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milano 2014, p. 180 [Nous traduisons].

expérience directe, il jure que la Beauté infinie existe, et il l'appelle sa dame – d'où le titre de sa poésie –, la seule dame qu'il vaille la peine d'aimer ».²¹

6) CONCLUSION : LA FOI ET LA DEMEURE

Pour conclure, je voudrais revenir à mon expérience personnelle de « disproportion », vécue en pensant que j'allais être ici ce soir, comme je vous l'ai dit au début. En effet, j'ai perçu une sorte d'analogie (qui est sûrement hasardeuse, mais je vous demande d'être indulgent à cet égard), entre mon expérience de disproportion et celle que Leopardi décrit de manière si admirable dans son œuvre. Une disproportion entre ce que l'homme ressent et désire dans l'impact avec la réalité, entre le dynamisme inépuisable de son cœur et ce que cette réalité charnelle du cœur est effectivement en mesure de comprendre, de saisir comme signification véritable, comme lien avec le Mystère dont elle est le signe.

Giussani a conclu son intervention sur Leopardi ici en 1982 par ces mots : « En parlant avec mes amis, j'ai toujours dit que Leopardi n'a pas fait de rencontre avec un ami qui puisse lui rendre facile, ou plus facile cette remarque qui – pardonnez-moi – est évidente ». Il se réfère au fait que le point culminant de la raison est le cœur, à savoir le cri rempli d'une question poignante sur la signification, sur le besoin d'une Vérité qui demeure et que, d'une certaine manière, Leopardi offre comme prophétie dans *À sa dame*. « Ainsi, [poursuit Giussani], Leopardi [...] a toujours fui loin de son cœur, de ce cœur qui est la raison. Pour ne rien cacher, peut-être qu'il a manqué à Leopardi (qui avait une très forte sensibilité éthique dans certains domaines) un ultime niveau de courage, et c'est justement là qu'il a révélé sa fragilité, également d'un point de vue éthique. Je l'ai pensé en lisant cette autre phrase dans le journal de Kafka : "Il ne faut pas se rabaisser, même si le salut ne vient pas, je veux cependant en être digne à tout instant". C'est une obéissance au "veillez" de l'Évangile. Peut-être que Leopardi n'a pas trouvé d'amitié à la hauteur, qui puisse le reconforter jusqu'à ce point ».²²

Personnellement, je dois dire que ce jugement de don Giussani m'a toujours frappé, car je peux seulement reconnaître avec émotion et gratitude que, précisément grâce à cette rencontre entre le génie prophétique de Leopardi et don Giussani, j'ai reçu, et nombre d'entre nous avec moi, la Grâce de rencontrer une amitié de la sorte, une amitié qui nous éduque à ouvrir tout grand notre raison pour accueillir la réponse, en indiquant une route. De quelle route s'agit-il ? En conclusion d'une discussion justement centrée sur Leopardi, dans un dialogue avec quelques laïcs consacrés de CL, don Giussani a dit : « Ce que j'ai dit de plus important dans ma vie [il dit précisément cela : ce qui est le plus important !], c'est que Dieu, le Mystère, s'est dévoilé, Il s'est communiqué aux hommes de façon à devenir objet de leur expérience. Le Mystère devient *aussi* objet de notre expérience ; il devient objet de notre expérience en s'identifiant à un signe qui est fait de temps et d'espace et qui, en tant que tel, devient la demeure. Selon toute la tradition religieuse la plus authentique, on appelle demeure ce point, cet endroit du temps et de l'espace, du monde et de l'histoire, ce point du monde et de l'histoire où l'histoire coïncide avec le Mystère, où l'histoire, telle qu'elle est, révèle le Mystère, parle du Mystère. La maison ou, pour ceux qui ont la vocation, le monastère... mais la vocation chrétienne, c'est le baptême, tous les baptisés l'ont ; donc, pour ceux qui ont la vocation chrétienne, c'est l'Église ».²³

Leopardi n'a pas eu d'ami capable de lui rendre cette route familière, capable de lui montrer l'entrée de cette demeure. C'est un passage délicat et important : chez Leopardi, le cri existe et il demeure. Il lui a manqué une rencontre avec un ami qui lui indique, qui lui témoigne la vérité historique et présente de l'Incarnation. La dernière strophe de *À sa dame*, comme nous

²¹ Cf. F. Nembrini, *Che c'è d'allegro in questo maledetto paese?* [Qu'y a-t-il de joyeux dans ce maudit pays ?, *ndt*], Tau editrice, Todi (PG) 2023, p. 230.

²² G. Leopardi, *Cara beltà...*, op. cit., p. 26-27.

²³ L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo* [L'auto-conscience du cosmos, *ndt*], BUR, Milano 2000, pp. 164-165.

l'avons dit, exprime le désir (en niant paradoxalement sa réalisabilité) d'un Dieu qui s'incarne pour venir partager notre sort, et elle semble donc écrite avec un préjugé contre l'Évangile (« et le Verbe s'est fait chair, et il habite parmi nous »). On pense à la citation du prologue de l'évangile de saint Jean, par laquelle don Giussani conclut la vidéo que nous avons vue : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu ». Ce que Leopardi n'a pas eu, c'est donc un ami qui lui témoigne « le christianisme en tant qu'événement aujourd'hui », qui lui révèle « l'action de Dieu », qui « a assumé la réalité d'un homme véritable », et qui continue à être présent dans le corps de l'Église. Comment ce “manque” a-t-il été possible, c'est un mystère, tout du moins pour moi. Même s'il y a une anecdote que mon ami Mario Elisei m'a transmise, un moment emblématique de la vie de Leopardi à ce propos, que je souhaite citer également parce qu'il s'est produit la veille de sa mort : « C'était la fête de saint Antoine, le saint patron de Ranieri, et après dîner, les deux amis sont restés longtemps assis sur le balcon, sous le ciel étoilé de l'été, rejoints pas l'écho du brouhaha de la rue. C'est à ce moment-là, après quelques remarques sur la méthode indigne utilisée par certains prêtres ou frères pour exploiter la crédulité des hommes, que Leopardi s'est tout à coup exclamé : “est-ce d'ailleurs une fatalité que Leibniz, Newton, Colomb, Pétrarque, Le Tasse aient eu foi dans la religion chrétienne et que nous ne puissions en aucune manière accepter sereinement les doctrines de l'Église ?” Ranieri répondit : “bien sûr que ce serait mieux de pouvoir croire, mais si nous ne le pouvons pas parce que la raison s'oppose à la foi, en quoi est-ce notre faute ?” Et Leopardi : “mais pourquoi la raison de Leibniz, de Newton, de Colomb ne s'y opposait-elle pas comme la nôtre ?” ». ²⁴ C'est un sujet très important, me semble-t-il, mais que je laisse aux spécialistes d'histoire de la littérature, parce que ce n'est pas mon domaine.

De toute façon, Leopardi a certainement été un ami pour Giussani, et donc aussi pour moi et pour bien des personnes parmi nous. Un ami, un compagnon pour un bout de chemin, mais pas sans regard critique. En effet, des années plus tard, Giussani dit à propos de son expérience “de jeunesse”, quand il étudiait et aimait Leopardi : « Quand je lisais Leopardi en quatrième – je l'ai lu pendant tout le mois de mai, en cessant tout travail scolaire ! –, Leopardi n'était pas un ami. Il représentait beaucoup mieux que je n'aurais su le faire ce que je ressentais, mais ce n'était pas un ami : c'était une autorité extatique, en dehors de moi. Lorsque j'ai commencé à comprendre certaines choses en seconde, alors Leopardi m'instruisait : il me donnait les raisons de sa mélancolie et je découvrais à partir de ces raisons que ce n'était pas juste, que les raisons n'étaient pas exactes ; il était ainsi car lui, il oubliait certaines choses. J'aurais donc dû être en désaccord avec lui ; non seulement je n'étais pas en désaccord, mais cela me faisait de la peine et il devenait un ami : il est devenu ami. Quelqu'un devient un ami dans la mesure où on l'intériorise, c'est-à-dire qu'on comprend les raisons pour lesquelles il nous représente. Quand on commence à comprendre les raisons et que l'on commence à être critique envers elles – c'est-à-dire à mieux les comprendre, ou bien à en comprendre les limites –, alors cette autorité commence à devenir amie ». ²⁵

Nous sommes donc attachés à Leopardi, relu par Giussani, parce qu'il nous a aidés à reconnaître et à faire prévaloir en nous la positivité structurelle d'une certaine « sublimité du ressenti », comme la définit Giussani, qui est la description de cette attitude humaine, de cette exaltation de notre sens religieux qui est fondamental pour reconnaître Jésus Christ et savoir justement où Il « demeure », c'est-à-dire où on peut le rencontrer aujourd'hui. Il nous a aidés à maintenir bien haut la question à laquelle la foi donne à chaque instant une réponse dramatique (car le drame n'est jamais enlevé, chacun d'entre nous peut le dire en pensant à sa propre vie), mais c'est quand même toujours une ébauche de réponse. En ce sens, Giussani nous a éduqués à vivre comme Leopardi. D'une certaine manière, comme l'un de nous l'a dit

²⁴ M. Elisei, *Il no disperato* [Le non désespéré, *ndt*], Liberilibri, Macerata 2018, pp. 48-49.

²⁵ L. Giussani, «*Tu*» (*o dell'amicizia*) [« Toi » (ou de l'amitié), *ndt*], BUR, Milano 1997, p. 35-36.

autrefois (c'est peut-être exagéré, mais pas tant que cela) : « si Leopardi n'avait pas existé, le mouvement n'aurait pas existé non plus ».

Merci.